

que le prince russe acheta de pains mollets, de pains de gruau, de pains jocko, de pains de pâte ferme, de pains anglais, de pains azymes, dans l'intérêt de sa passion, eût suffi pour nourrir des familles; mais rien n'y fit. La jeune boulangère était gardée par la vigilance maternelle avec plus de soin que les pommes d'or du jardin des Hespérides par le dragon mythologique, et le Moscovite désappointé fut forcé d'aller éteindre son ardeur dans les neiges natales. Cette belle fille resta pour nous à l'état de mystère, car nous ne l'aperçûmes pas une seule fois pendant un voisinage de quelques semaines. Tout locataire de ce logement était par cela même suspect de galanterie.

Ce n'est nullement l'envie d'illustrer le coin où nous avons passé un mois si heureux qui nous pousse à nous y arrêter avec quelques détails. Nous ne sommes pas de ceux dont la joie ou la tristesse importe au monde, et, si nous usons quelquefois de notre personnalité dans ces notes de voyage, c'est comme moyen de transition et pour éviter des embarras de formes; et puis il n'est pas sans intérêt de mêler à la Venise du rêve la Venise de la réalité.

A travers nos recherches d'un appartement, nous avons été accosté par un aventurier brescian, jeune homme de belle mine, qui se disait étudiant et peintre, et profitait de notre ignorance des lieux et du dialecte vénitien pour se rendre nécessaire et se glisser dans notre intimité; car quelques pièces de monnaie qui sonnaient dans nos poches nous faisaient paraître à ses yeux de magnifiques seigneurs, relativement à sa pauvreté personnelle. Il nous conduisit à un tas de bouges plus horribles les uns que les autres, et auprès desquels la petite chambre de Consuelo, dans la Corte-Minelli, eût été un paradis. Il s'étonnait de nous voir si difficiles, et en concevait des idées d'autant plus splendides à notre endroit. Pour se concilier notre bienveillance, et s'assurer des patrons si considérables, il nous fit cadeau d'un de ces frères bouquets

XII

LA VIE A VENISE

Derrière la Venise monumentale, espèce de décoration d'opéra féerique; qui saisit d'abord les regards, et à laquelle le voyageur ébloui s'arrête ordinairement, il en existe une autre plus familière, plus intime et non moins pittoresque, quoique peu connue; c'est de celle-ci que nous allons parler.

Devant faire un assez long séjour à Venise, nous quitâmes l'hôtel de l'Europe, qui occupe l'ancien palais Giustiniani, à l'entrée du grand canal, pour nous installer à l'angle du Campo-San-Mose, chez le signor Tramontini, dans le logement laissé vacant par un prince russe. Que ce mot, prince russe, n'éveille pas dans l'imagination du lecteur des idées de magnificence déplacées pour un pauvre poète comme nous: on peut à Venise se passer le luxe d'un palais dans les prix doux. Une merveille, signée Sansovino ou Scamozzi, s'y loue moins cher qu'une mansarde de la rue de la Paix, et notre appartement faisait partie d'une simple maison crépie de rose, comme la plupart des maisons de Venise. Ce logement offrait au prince l'avantage de regarder par les fenêtres, du côté de la place, la boutique d'une boulangère française qui avait, sinon des écus, du moins une fille d'une beauté rare. Ce

montés sur un bâton et entourés d'une carte, qu'on distribue à Venise pour quelque menue pièce de cuivre. Il paraissait fonder de grandes espérances sur la délicatesse ingénieuse de ce régal, espérances qui furent déçues et à la perte desquelles il se résigna difficilement. Des glaces et du café ne lui semblèrent point une compensation suffisante de son bouquet, et il se plaignit avec tant d'amertume des dépenses auxquelles la générosité de son cœur trop loyal l'avait entraîné en compagnie des nobles étrangers, que nous nous crûmes obligés de lui offrir une demi-douzaine de zwanzigs qu'il accepta en grommelant et avec tous les signes d'une fierté blessée... de recevoir si peu.

Notre logis avait une porte d'eau et une porte de terre donnant sur un canal et sur une place comme la plupart des maisons de Venise. Il se composait d'une chambre à coucher fort propre et d'un salon assez vaste, séparés par une pièce d'entrée dans laquelle s'ouvrait un balcon à trois fenêtres que nous fîmes garnir de fleurs, et où nous passâmes la meilleure partie de notre temps à rêver et à regarder, en fumant des cigarettes; cette distribution se répète presque partout, dans les palais comme dans les habitations les plus humbles. Le balcon est le point central et comme le type générateur de l'édifice. Ces balcons tiennent le milieu entre le mirador espagnol et le moucharaby arabe.

Un canapé, des chaises de crin, un lit enveloppé d'un moustiquaire, une table, une toilette formaient l'ameublement. Le parquet était remplacé par une espèce de stuc diapré de différentes couleurs, ressemblant, à s'y méprendre, à une immense tranche de galantine. Rien n'y manquait, pas même les truffes, simulées par les cailloux noirs. Cette charcuterie pave tous les appartements de Venise. Elle est fraîche au pied d'ailleurs et facile à tenir nette. Les murs, suivant l'usage en Italie, étaient badigeonnés d'une teinte plate à la détrempe et ornés de li-

thographies galantes enluminées d'après Compe-Calix, ce qui était flatteur jusqu'à un certain point pour l'art français, mais regrettable au point de vue de la couleur locale; heureusement une Panagia, peinte par les néo-byzantins du mont Athos avec une rigidité et une barbarie hiératique dignes du neuvième siècle, relevait à propos la vulgarité moderne de ces images de pacotille.

Cette madone au monogramme doré venait de notre hôtesse, aimable Grecque mariée à Venise, qui habitait l'appartement au-dessus du nôtre. Un sonnet imprimé sur satin et proprement encadré, disait, avec force allusions tirées de la mythologie, comment les flots ioniens avaient cédé cette Vénus aux flots adriatiques, et comment une vertueuse Hélène avait suivi au delà des mers un honnête Paris.

Hélène était en effet le nom de la jeune femme, mais la ressemblance ne se continuait pas jusqu'à l'époux, qui s'appelait Joseph Tramontini.

La signora Elena achevait sa quarantaine de relevailles et gardait encore la douce pâleur des mains et de la figure qui est comme la récompense des jeunes mères. Mariée de très-bonne heure, elle avait eu déjà plusieurs *avocats*. Que cette phrase ne fasse en rien soupçonner la pudicité de cette charmante femme. Quoiqu'on vive assez vieux à Venise, les enfants s'y élèvent mal et il en meurt beaucoup en bas âge. Ces petits innocents vont tout droit au ciel et plaident la cause de leurs parents devant le tribunal de Dieu. De là le nom d'*avocats*. Aussi, dans cet espoir, se console-t-on assez facilement de leur perte.

Le reste de la maison se composait d'une jeune nourrice venue des Alpes du Frioul, paysanne aux joues étroites, au profil busqué, au grand œil étonné et sauvage, qui bondissait dans l'escalier de marche en marche, son poupon au bras, comme une chèvre peureuse sautant de roche en roche, et d'une vieille servante appelée Lucia, nom poétique, peu d'accord avec ses cheveux hérissés

comme des crins de goupillon, sa peau bistrée et rance, ses yeux louches, sa bouche lippue, sa voix criarde et son aspect de Léonarde et de Maritorne.

Comme nous l'avons dit, notre logement avait vue sur la place et le canal. Pourquoi une description de ce double aspect n'aurait-elle pas l'intérêt d'une aquarelle de Joyant ou de Williams Wyld, qui ont fait ainsi une foule de petites esquisses familières de ruelles étroites, d'angles, de canaux, de dessous de pont, de traguets pittoresquement encombrés? La plume est-elle plus maladroite que le pinceau? Essayons.

Au fond de la place, ou, comme on dit, du campo s'élève l'église de San-Mose, avec sa façade d'un rococo flamboyant, tourmenté, presque farouche dans sa violente exagération. Ce n'est pas ce rococo fade, mollassé, vieillot et fripé dont nous avons l'habitude en France, mais un mauvais goût robuste, plein de force, d'exubérance, d'invention et de caprice; les volutes se contournent comme des parafes de pierre, les consoles font de brusques saillies, les architraves sont interrompues par de profondes échancrures, les allégories sculptées s'accourent sur l'arc des tympans avec des postures impossibles et michelangeluesques. Des statues aux contours rouflants, aux draperies bouillonnantes, prennent dans leur niche des poses de capitaine ou de maître de danse. Le buste du fondateur, à l'air, au bout du pyramidion qui le supporte, tant il est moustachu et formidable, du propre portrait de don Spavento. Eh bien! ces chicorées touffues comme des choux, ces rocailles tarabiscotées, ces cartouches à serviette, ces colonnes à bracelets, ces figures strapassées, ces surcharges d'ornementation extravagantes, produisent un effet riche, grandiose en dépit du bon goût violé dans chaque détail, mais violé par une imagination vigoureuse. Vignole blâmerait le dessinateur de ce portail fantasque. Nous l'absolvons pleinement. Ce bizarre architecte s'appelait Alexandre Trémignon.

Cette façade truculente est reliée par un pont volant à son clocher, diminutif du campanile de la place Saint-Marc. En Italie, les architectes ont toujours été embarrassés des cloches; ils ne savent ou ne veulent pas les rattacher au monument. On dirait que, préoccupés malgré eux des temples païens, ils regardent le clocher catholique comme une superfétation difforme, comme une excroissance barbare; ils n'en font qu'une tour isolée, une sorte de beffroi; et semblent ignorer les magnifiques effets qu'en a tirés l'architecture religieuse du Nord. Ceci soit dit en passant. Nous aurons à revenir plus d'une fois sur cette observation.

L'entrée de San-Mose est recouverte d'une épaisse portière de cuir piqué, qui, lorsqu'on la soulève, laisse vaguement entrevoir de la place, dans une ombre transparente, des éclairs de dorure, des étoiles de bougie, et sortir de tièdes bouffées d'encens mêlées à des rumeurs d'orgue et de prières.

Le clocher n'est pas un sinécure: il babille et carillonne toute la journée. Le matin, c'est l'angelus, puis la messe, puis les vêpres, puis le salut du soir; à peine si ses langues de fer se taisent quelques instants. Rien ne fatigue ses poumons de bronze.

Tout auprès, séparé par une ruelle aussi étroite que le *callejon* le plus étranglé de Grenade ou de Constantinople, et qui mène au *traghetto* du grand canal, s'abrite dans l'ombre de l'église le presbytère, sombre façade plaquée d'un rouge déteint, percée de fenêtres mornes à grillages compliqués, et qui ferait tache à ce clair tableau vénitien, si des masses de plantes pariétales, retombant en désordre, ne l'égayaient un peu de leur vert tendre, et si une charmante madone, surmontant un tronc pour les pauvres, n'y souriait entre deux lampes.

Les trois ou quatre maisons qui y font face contiennent la maison de la boulangère assiégée par le prince russe; un marchand de fleurs, dont la devanture, garnie de

petits pots, étalait des tulipes en oignons ou épanouies, et des plantes rares, échafaudées de baguettes et flanquées d'écruteaux scientifiques; un magasin de denrées quelconques formant l'angle du côté du canal, le tout crépi à la chaux, diapré de contrevents verts, rayé de balcons et surmonté de ces cheminées au chapiteau évasé en turban, qui change les toits de Venise en cimetières turcs.

A l'un de ces balcons paraissait assez souvent une signora jolie autant que l'éloignement permettait de le distinguer, vêtue presque toujours de noir et jouant de l'éventail avec une dextérité tout espagnole. Il nous semblait l'avoir déjà vue quelque part. En y songeant, nous trouvâmes que c'était dans les Mémoires de Charles Gozzi. Elle rappelait le type de la jeune femme de son roman par la fenêtre. Peut-être n'eût-il pas été impossible de l'engager dans un amour en gondole, avec sérénades, régals et confitures à l'ancienne mode vénitienne. Mais le voyageur est un oiseau de passage qui n'a pas le temps d'aimer.

Sur la face libre de la place, du côté du débarcadère, s'abat un pont de marbre blanc d'une seule arche, qui enjambe le canal et met le campo en communication avec la ruelle de la rive opposée conduisant à la place de Saint-Maurice.

Le canal s'enfonce par un bout dans une de ces perspectives que les vues de Venise ont rendues présentes à tout le monde : hautes maisons, roses par en haut, vertes par en bas, la tête dans le soleil et le pied dans l'eau, fenêtres à ogives coudoyant la baie carrée moderne, cheminées arrondies en pots de fleurs, longues bannes rayées pendant des balcons, tuiles vermeilles ou bistrées, faites couronnés de statues, se détachant en blanc sur l'azur du ciel, poteaux d'amarre enluminés de couleurs vives, eaux miroitantes dans l'ombre, barques stationnaires ou rasant de leurs flancs noirs le marbre des escaliers avec des effets d'ombre ou de lumière imprévus.

Cette aquarelle, grande comme nature, était accrochée en dehors de notre fenêtre du côté de l'eau.

Par l'autre bout, le canal, encore barré d'un pont, se dégorgeait dans le canalazzo et laissait voir une portion du mur d'entrée de la Douane de mer et la Fortune de bronze virant au vent sur sa boule d'or, ainsi que les agrès des embarcations trop fortes pour pénétrer dans les étroites rues d'eau.

Vis-à-vis de nous se trouvait l'auberge de l'*Étoile d'or*, qui n'a rien de remarquable qu'une terrasse festonnée de vigne, et dont nous ne parlerions pas sans un détail caractéristique de son enseigne, écrite primitivement en trois langues : en italien, en français, en allemand ; les lettres tudesques, effacées sans doute pendant le siège de Venise, se devinent vaguement sous la couleur et n'ont pas été rétablies par patriotisme. Cette muette protestation contre le joug étranger se retrouve partout.

Assis sur notre balcon et poussant devant nous de légères bouffées de tabac du Levant, nous allons crayonner une esquisse de la vie vénitienne.

Il est matin encore ; le coup de canon de la frégate qui ouvre le port vient de faire crever sa fumée blanche sur la lagune ; la salutation angélique vibre aux mille clochers de la ville. La Venise patricienne et bourgeoise dort encore profondément ; mais les pauvres diables qui couchent sur les marches des escaliers, sur les perrons des palais ou le fût des colonnes, ont déjà quitté leur lit et secoué leurs guenilles humides de la rosée nocturne.

Les barcarols du traguet lavent les flancs de leur gondole, brossent le drap de la felce, polissent le fer de leur proue, secouent le tapis de Perse qui garnit le fond du bateau, font bouffer les coussins de cuir noir et mettent tout en ordre dans leur embarcation pour être prêts à l'appel de la pratique.

Les lourds bateaux qui apportent les provisions à la ville commencent à arriver de Mestre, de Fusine, de la Zuecca,

espèce de faubourg maritime bordé d'édifices d'un côté et de jardins de l'autre ; de Chioggia, de Torcello et d'autres endroits de la terre ferme ou des îles.

Ces barques, encombrées de légumes verts, de raisins, de pêches, laissent derrière elles une suave odeur de végétation qui contraste avec la senteur âcre des embarcations chargées de thons, de rougets, de poulpes, d'huitres, de pidocchi, de crabes, de coquillages et autres fruits de mer, selon la pittoresque expression vénitienne.

D'autres portent le bois et le charbon, s'arrêtent aux portes d'eau pour livrer leur marchandise et reprennent leur course paisible. Le vin arrive non dans des tonneaux, comme chez nous, non dans des outres de peau de bouc, comme en Espagne, mais dans de grandes cuves ouvertes qu'il teint de sa pourpre plus sombre que du jus de mûres. L'épithète de noir, qu'Homère ne manque jamais d'appliquer au vin, conviendrait parfaitement à ces produits des crus du Frioul et de l'Istrie.

On amène de la même manière l'eau pour remplir les citernes ; car Venise, malgré sa situation aquatique, mourrait de soif comme Tantale, ne possédant pas une seule source. Autrefois l'on allait chercher cette eau à Fusine dans le canal de la Brenta. Maintenant les puits artésiens, creusés avec bonheur par M. Degoussée, fournissent la plupart des citernes. Il n'est guère de campo qui n'en possède une. L'orifice de ces réservoirs, entouré d'une margelle comme celle d'un puits, a fourni les plus délicieux motifs aux fantaisies des architectes et des sculpteurs vénitiens : tantôt ils en font un chapiteau corinthien, évidé au milieu ; tantôt une gueule de monstre ; d'autres fois ils enroulent autour de ce tambour de bronze, de marbre ou de pierre, des bacchantes d'enfants, des guirlandes de fleurs ou de fruits, par malheur trop souvent usées par le frottement des cordes et des seaux de cuivre. Ces citernes remplies de sable, où l'eau se maintient fraîche, donnent un caractère particulier aux places ;

elles s'ouvrent à certaines heures, et les femmes viennent y puiser, comme les esclaves grecques aux fontaines antiques.

Bon ! voilà une gondole qui en accroche une autre. On dirait, à les voir se mordre par leur fer de hache, deux cygnes méchants se plumant à coups de bec ; l'un des gondoliers n'a pas entendu, ou entendu trop tard le cri d'avertissement, espèce de pialement en jargon inconnu. La dispute s'engage et les deux champions s'engouellent comme des héros homériques avant la bataille ; debout sur la poupe, ils brandissent leur rame. On croirait qu'ils vont s'assommer. N'ayez pas peur, il y aura plus de bruit que de mal. Les : *corps de Bacchus*, les : *sang de Diane* voltigent d'un bord à l'autre, mais bientôt les jurons mythologiques ne suffisent plus. Les injures et les blasphèmes se croisent en augmentant toujours d'intensité : canard manqué, grenouille de vase, crabe boiteux, pou de mer, chien fils de vache, âne fils de truie, assassin, ruffian, mouchard, tedesco, telles sont les aimables qualifications qu'ils se prodiguent. Associant le ciel à leur querelle, ils injurient leurs saints respectifs : « La madone de ton traquet est une coureuse qui ne vaut pas deux chandelles, » dit l'un. « Ton saint est un bêtire qui ne sait pas faire un miracle présentable, » répond l'autre. Nous adoucissons les termes.

Il est à remarquer que les vociférations sont d'autant plus outrageuses que les barques s'éloignent davantage et que les interlocuteurs de ce dialogue furibond se sentent hors de portée.

Bientôt on n'entend plus que les croassements enrroués qui se perdent dans le lointain.

Voici passer une gondole officielle avec le pavillon autrichien à l'arrière, menant à quelque inspection un fonctionnaire roide et froid, la poitrine chamarrée de décorations ; cette autre promène des Anglais, touristes flegmatiques ; celle-là, mince comme un patin, file, mystérieuse

et discrète, du côté du large. Sa felee rabattue, ses jalousies relevées, abritent deux amants qui vont déjeuner en partie fine à la pointe de Quintavalle ; celle-là, plus lourde et plus large, emporte sous son tendelet rayé de blanc et de bleu une honnête famille allant prendre les bains de mer au Lido, sur cette plage dont le sable fin garde encore la trace du pied des chevaux de lord Byron.

Mais l'église s'ouvre. Il en sort un cortège rouge portant une bière rouge qu'on dépose dans une gondole rouge. On porte ici le deuil en pourpre. C'est un mort qu'on embarque pour le cimetière, situé dans une île sur le chemin de Murano. Les prêtres, les porteurs, les chandeliers et les ornements d'église occupent la barque qui précède. Va dormir, pauvre mort, sous le sable imprégné de sel marin, à l'ombre d'une croix de fer qu'effleurera l'aile du goëland ! Pour les os d'un Vénitien, la terre ferme serait un manteau trop lourd.

Puisque nous en sommes sur ce sujet funèbre, disons qu'à Venise, lorsqu'il meurt quelqu'un, on colle sur sa maison et dans celles des rues avoisinantes, en manière de billets de faire part, une pancarte imprimée qui dit son nom, son âge, son lieu de naissance, la maladie à laquelle il a succombé, affirme qu'il a reçu les sacrements, qu'il est mort en bon chrétien, et demande pour lui les prières des fidèles.

Laissons là ces idées mélancoliques ; le sillon de la barque rouge s'est refermé, n'y pensons plus. Soyons oublieux comme le flot, qui ne garde la marque de rien ; c'est à la vie, et non à la mort, qu'il faut songer !

XIII

DETAILS FAMILIERS

Sur le pont vont et viennent des jeunes filles, ouvrières, grisettes ou servantes, en chemise et jupon sous leur long châle ; sur leurs nuques s'enroulent, comme des câbles, de longues torsades de ces cheveux blonds roux, si chers au peintre vénitien. Je salue de ma fenêtre ces modèles de Paul Véronèse, qui passent sans se souvenir qu'ils ont posés, il y a trois cents ans, pour les *Noces de Cana*. De vieilles femmes, encapuchonnées de la *baïte* nationale, se hâtent pour arriver à temps à la messe, dont le dernier coup tinte à San-Mosè.

Des soldats hongrois, aux pantalons bleus, aux bottines noires, à la casaque de coutil gris, font résonner le pont sous leur pas pesant et régulier, portant à quelque caserne le bois pour faire cuire la soupe ou les victuailles de la gamelle.

Des *illustrissimi*, anciens nobles ruinés, ayant encore grand air sous leurs vêtements propres et râpés, s'en vont prendre à Florian, le lieu de réunion de l'aristocratie, cet excellent café dont Constantinople a transmis la recette à Venise, et que nulle part on ne boit meilleur. Ailleurs, peut-être, ces apparitions du temps passé exciteraient le sourire ; mais le peuple de Venise aime sa vieille

noblesse, qui a toujours été bonne et familière avec lui.

Rien ne se fait à la façon ordinaire dans cette ville fantastique. Les musiques des rues, au lieu de cheminer sur la hanche du tourneur de manivelle, sont trimballées par eau : l'orgue va en gondole.

Il en passe justement un sous notre balcon ; c'est une de ces grandes mécaniques que l'on fabrique à Crémone, la patrie des bons violons. Rien ne ressemble moins à ces boîtes à fausses notes dont le rouleau édenté ne soulève plus qu'une partie des touches sonores, et qui, chez nous, font hurler d'angoisse les chiens au coin des carrefours ; des jeux de trompettes, de triangles et de tambours de basque en font un orchestre complet, au son duquel danse un bal de marionnettes mécaniques renfermées dans un cartouche. On dirait une ouverture d'opéra qui se promène.

Plus d'une barque se détourne de son chemin pour jouir plus longtemps de la mélodie, et la gondole musicale s'avance suivie d'une petite flottille dilettante qui parcourt les canaux après elle.

Quel est donc ce bateau qui passe ayant amarré à son flanc une espèce de monstre bleuâtre qui barbote, clapote et fait voler l'eau en écume ? Ce sont des pêcheurs qui montrent un dauphin, curiosité marine capturée dans leurs filets, et qui tendent leurs bonnets aux fenêtres et aux gondoles pour recueillir quelque monnaie. De fortes cordes, nouées adroitement, maintiennent l'animal moitié dans son élément, moitié dans l'air, afin qu'on puisse le voir. Il ne ressemble guère à ces monstres fantastiques auxquels le blason donne le nom de dauphin, chimère qui tient le milieu entre le poisson et l'ornement. Nous n'avons pas retrouvé dans cette grosse tête bombée, terminée par un bec, les fosses héraldiques et les déchiquetures lambrequinées des armoiries. Arion, avec sa lyre, ne ferait pas trop bonne figure enfourché sur une monture de cette espèce.

Maintenant regardons du côté de la place. Le tableau n'est pas moins animé. La boutique du marchand de friture, dont la baraque de planches et de toile est établie au bas du pont, est ouverte ; les fourneaux sont en pleine activité et mêlent dans l'air l'odeur de la fumée et les parfums un peu âcres de l'huile bouillante : la friture tient une grande place dans la vie italienne. La sobriété est une vertu méridionale qui se complique aisément de paresse, et il se fait peu de cuisine dans les maisons. On envoie chercher à ces officines en plein vent des pâtes, des beignets, des bras de poule, des poissons frits, que d'autres, moins cérémonieux, consomment sur place !

Le friturier, qu'on nous pardonne ce néologisme nécessaire dans un voyage en Italie, est un grand et gros gaillard pansu, joufflu, espèce d'Hercule obèse, type de Palforio, aux joues écarlates, au nez de perroquet, aux oreilles ornées de boucles, aux luisants cheveux noirs frisés par petites mèches, comme de la peau d'agneau d'Astrakan. Il se carre comme un roi sur son trône, ayant derrière lui trois ou quatre rangées de grands plats de cuivre estampés et brillants, pareils à des boucliers antiques pendus au rebord des trirèmes.

Le marchand de citrouilles, mets dont les Vénitiens sont friands, étale aussi sa denrée par masse qui ressemble à des pains de cire jaune et qu'il débite en tranches. Une jeune fille, à la fenêtre, fait signe au marchand et descend, au bout d'une ficelle, un panier avec lequel elle remonte un morceau de citrouille proportionné à l'argent qu'elle a descendu. Cette manière commode de s'approvisionner convient à la nonchalance vénitienne.

Un groupe s'est formé au milieu du campo, groupe bientôt épaissi de tous les passants et de tous les flâneurs dégorgés par le pont et qui se rendent, par la ruelle le long de l'église, à la Frezzaria ou à la place Saint-Marc, les deux endroits les plus fréquentés de Venise.

Un cercle laissé libre au centre du rassemblement nous permet de voir un pauvre diable fort délabré, coiffé d'un chapeau élégiaque, vêtu d'un habit piteux et d'un pantalon effrangé ; il a près de lui une vieille, affreuse compagne, Parque mêlée de sorcière, en aussi piètre équipage que le bonhomme. Un panier couvert est placé à terre devant eux.

Un chien hérissé, sordide, maigre, mais ayant l'air intelligent d'un animal académique dressé à toutes sortes d'exercices, regarde le vieux couple avec cet œil humain que prend le chien devant son maître : il semble attendre un signe, un ordre.

Est-ce à une représentation de chiens savants que nous allons assister ? Cependant il n'y a pas de musique, et la pauvre bête n'est pas habillée en marquis.

Le vieux a fait un geste de commandement. Le chien attentif s'est précipité sur le panier, dont il a soulevé avec les dents un des couvercles ; il y reste quelques secondes, puis, poussant l'autre couvercle de son nez, il ressort triomphant, tenant dans la gueule un petit morceau de papier plié, qu'il dépose aux pieds de la vieille ; il recommence ce manège plusieurs fois, et les assistants s'arrachent des billets ainsi extraits du panier.

Ce chien tire des numéros pour la loterie. Ceux qu'il amène dans certaines conditions doivent gagner infailliblement : les joueurs et les joueuses, qui sont en grand nombre à Venise, comme dans tous les pays malheureux, où l'espérance d'une fortune subite, gagnée sans travail, agit énergiquement sur l'imagination, ont grande confiance aux numéros ainsi pêchés par le chien.

En voyant la misère profonde et la mine famélique du couple, l'anatomie efflanquée du chien dont les numéros devaient faire gagner tant d'écus, nous nous demandions pourquoi ces pauvres diables ne profitaient pas davantage des moyens de faire fortune qu'ils distribuaient si généreusement aux autres pour quelques sous.

Cette réflexion si simple ne venait à personne. Peut-être les devins de numéros sont-ils comme les sorcières, qui ne peuvent prévoir l'avenir pour elles-mêmes ; clairvoyantes pour les autres, elles deviennent aveugles quand il s'agit d'elles ; autrement, ces deux malheureux eussent été bien fautifs de n'être pas millionnaires pour le moins.

Venise est pleine de bureaux de loterie. Les numéros gagnants inscrits sur des cartels encadrés de fleurs et de rubans, en chiffres fantastiques d'azur, de vermillon et d'or, excitent la cupidité des passants. Le soir, ils sont brillamment illuminés de bougies et de lampes : les numéros favoris, les numéros qui doivent infailliblement sortir, d'après ces calculs de probabilité chers aux joueurs de loterie, aussi forts sur cette matière que M. Poisson, de l'Institut, sont aussi exposés en grande pompe. Certains joueurs, qui suivent opiniâtrement ces martingales imaginaires, les achètent à tout prix et recommencent, malgré de nombreuses déceptions, leurs mises doublées ou triplées d'après des progressions mathématiques.

En France, on a supprimé la loterie comme immorale. Peut-être est-il plus humain de ne pas ôter l'espérance au malheur : pourquoi donner à de pauvres diables la certitude qu'ils n'auront jamais le sou ? Cette chimère du gros lot, ce paradis du quaterne et du quine, a fait patienter jusqu'à la fin bien des désespoirs.

Notre gondole doit venir à trois heures. Antonio heurte à la porte d'eau : nous avons remercié les barcarols de l'hôtel d'Europe et pris une gondole au mois, ce qui est peu coûteux et plus commode. Antonio est un jeune drôle de quinze ou seize ans, très-alerte, très-futé, maniant passablement l'aviron, faisant fort bon effet sur la poupe de la barque, avec son bonnet chioggiote et sa veste d'indienne à dessins perses. Il n'a qu'un défaut : c'est de se préoccuper trop vivement de la jambe des jolies femmes qui entrent en gondole et qui en sortent ; l'autre

jour une petite pantoufle d'or chaussant un bas de soie brodé, qui descendait trois marches de marbre rose, faillit nous faire chavirer par notre trop inflammable gondolier. A cela près, il était fort gentil ; l'amour le préservait de l'ivrognerie. Cupidon le sauvait de Bacchus, dirait un classique.

Il y a tout au bout de la rive des Esclavons, au delà des jardins publics, à la pointe de Quintavalle, dans l'île de San-Pietro, la maison d'un vieux pêcheur nommé Ser-Zuane, célèbre pour les diners de poisson, comme l'hôtel de Trafalgar ou la taverne du Vaisseau, à Greenwich, près de Londres, ou comme la Râpée à Paris.

Nous avons formé la partie d'y aller diner, et faisant tenir la gondole un peu au large, nous jouissions nonchalamment de ce spectacle dont l'œil ne peut se lasser, le vit-il tous les jours, tant il est admirable, féérique, et perpétuellement neuf. Nous voyons défiler devant nous comme sur une bande panoramique, entre le ciel et l'eau, la Zecca, l'ancienne bibliothèque de Sanzovino, les colonnes de la Piazzetta, le palais ducal, le pont des Soupirs, l'hôtel Danieli, le quai des Esclavons, tout bordé de boutiques et d'embarcations de l'effet le plus pittoresque ; les fondamenta Cà di Dio qui prolongent la ligne du quai et les jardins publics, dont la verdure et la fraîcheur démentent cette idée qu'il n'y a dans Venise que de l'eau, du marbre et de la brique.

Ayant tourné les jardins nous abordâmes, par le canal de San-Pietro de Castello, à la demeure de Ser-Zuane ; des barques tirées sur le sable et pittoresquement échouées, des filets étendus au soleil, des poutrelles et des planches, forment un tragnet rustique devant son logis, fort simple d'ailleurs, et fourniraient un motif piquant de croquis maritime à Eugène Isabey.

On nous avait préparé la plus belle chambre de la maison. Nous fîmes transporter notre couvert au fond du jardin, sous une tonnelle ombragée de pampres, de

feuilles de figuier, et d'où pendaient les fruits de quelques courges qu'on avait fait grimper. Le jardin, obstrué de plantes potagères, de fleurs et de mauvaises herbes, était assez mal peigné pour être charmant. Cette végétation libre et touffue nous plaît plus qu'une culture trop ornée.

Ser-Zuane, quoiqu'un peu contrarié de cette fantaisie toujours incompréhensible pour des gens du peuple, de préférer un banc de bois, une table à tréteaux sous un massif de verdure, à une chaise de crin devant une table d'acajou, dans une chambre à glaces et à estampes de la rue Saint-Jacques, ne s'en montra pas moins envers nous de la plus joviale cordialité.

La femme de Ser-Zuane, qui paraît jouir au logis d'une autorité despotique, est une grosse commère réjouie, haute en couleur, bastionnée d'appas formidables. Elle aime à dire des gaillardises auxquelles son vieux époux donne la réplique. Nous ne savons si ce Philémon et cette Baucis de la friture ont été heureux, mais ils ont eu beaucoup d'enfants, comme les princes et les princesses des contes de fées. Le Zuane prétend même qu'il est assez vert pour augmenter cette nombreuse lignée, mais sa femme dit que c'est une pure fatuité.

Chaque pays a ses mets locaux, son plat particulier. Marseille vante sa bouille-à-baisse, son aioli et ses clovisses ; Venise a la soupe aux pidocchi, qui vaut mieux que son nom peu ragoûtant. Les pidocchi (poux de mer) sont des espèces de moules qui se recueillent dans les lagunes et les canaux mêmes. Les meilleurs sont ceux de l'Arsenal.

La soupe aux pidocchi est classique chez Ser-Zuane, et tout voyageur épris de la couleur locale doit à sa conscience d'en manger une, accommodée de la main du vieux pêcheur de l'Adriatique. Nous déclarons, la main sur l'estomac, préférer le potage à la bisque et le turtle-soup ; mais cependant, le bouillon de moules, convenant

blement relevé d'épices et d'herbes aromatiques, a bien son charme, surtout sous une treille de Quintavalle.

Le reste du diner, qu'un supérieur de chartreux n'eût par désavoué, se composait d'huitres de l'Arsenal aux fines herbes, d'écrevisses de mer d'un blanc rosâtre, de soles et de muges de Chioggia au court-bouillon, de rougets et de sardines frites, le tout arrosé de vin du val Policella et de Piccolit de Conegliano, avec un dessert de ces beaux fruits vermeils et dorés qui se cuisent au soleil sur les collines d'Esta, de Monselice et de Montagnana.

Au dessert, pendant que nous buvions une bouteille de vin de Samos, cuit et miellé comme un vin homérique, la vieille vint causer avec nous, gaiement et familièrement, à la façon d'une hôtesse antique; elle offrit un gros bouquet, arraché à la hâte dans son jardin et noué d'un brin de jonc, à la femme de l'ami qui partageait notre repas, charmante personne à la physionomie espagnole, dont le bras rond et blanc sortait du sabot de dentelles noires qui terminait sa manche.

La vieille se récria sur la blancheur et la beauté de ce bras, qu'elle baisa à plusieurs reprises avec cette grâce familière du bas peuple de Venise, dont la courtoisie respectueuse n'a rien de servile.

L'addition nous fut apportée, écrite sur le fond d'une assiette. Elle montait assez haut, mais nous avions fait un diner délicat et curieux, et, en qualité d'étranger, nous devions payer un tiers de plus qu'un naturel du pays, pour les frais de traduction; il n'y avait rien à dire; aussi ne fimes-nous pas la moindre observation, et le pêcheur nous reconduisit jusqu'au traguët où nos gondoles nous attendaient.

Nous allâmes faire un tour aux jardins publics, tout voisins de là : c'est une grande promenade plantée d'arbres, dessinant un angle obtus sur la mer, et terminée à sa pointe par un monticule surmonté d'un café fréquenté des buveurs et des musiciens ambulants. Les en-

fants et les jeunes filles s'amuse à dévaler sur cette pente douce, tapissée de gazon fin.

La vue s'étend au loin sur la lagune : l'on aperçoit de là Murano, l'île où se fait le verre; San-Servolo, où est l'hôpital des fous, et la ligne basse du Lido, avec ses dunes, ses cabarets et ses arbres écimés; des rangées de pieux, indiquant la profondeur de l'eau, forment des espèces d'allées dans cette mer peu profonde, où flottent des bancs de varechs et de fucus. La perspective est égayée par un va-et-vient perpétuel de voiles et d'embarcations.

Les jardins publics, les jours de fête, renferment la plus charmante collection de beautés vénitiennes. C'est là qu'on peut étudier à son aise ce type caractérisé par Gozzi, *biondo, bianco et grassoto*.

La présence des Autrichiens a dû nécessairement modifier le type vénitien, quoique cependant les unions soient rares, à cause de l'aversion naturelle des deux races; mais l'on retrouve encore dans la réalité les modèles de Jean Bellin, de Giorgione, de Titien et de Véronèse.

Les jeunes filles se promènent par groupes de deux ou trois, la plupart tête nue et coiffées avec beaucoup de goût de leurs opulents cheveux blonds ou châtains. Le type brun méridional est assez rare à Venise parmi les femmes, quoique fréquent chez les hommes. Nous avons déjà remarqué cette bizarrerie en Espagne, à Valence, où la population mâle a le poil noir, le teint olivâtre, l'aspect hâve et brûlé d'une tribu de bédouins d'Afrique, tandis que les femmes sont blondes, blanches et fraîches comme les fermières du Lancashire. Du reste, cette distribution de nuances est très-bonne. — Adam était couleur de brique, Ève couleur de lait, — et elle fournit aux peintres d'heureuses oppositions.

Nous avons vu là de bien charmantes têtes, dont le souvenir très-distinct pour nous serait difficile à repro-

duire sans crayon. Nous essayerons d'esquisser quelques traits généraux. Les lignes de la figure, sans arriver à avoir la régularité grecque, régularité presque architecturale et qui est comme le poncis de la beauté, ont néanmoins un rythme qui manque aux visages du Nord, plus tourmentés par la pensée et les multiples inquiétudes de la civilisation. Les nez sont plus purs, plus francs d'arête que les nez septentrionaux, toujours pleins d'imprévu et de caprice. Les yeux ont aussi cette placidité brillante inconnue chez nous et qui rappelle le regard clair et tranquille de l'animal : ils sont noirs très-souvent, malgré la teinte blonde des cheveux ; la bouche a cette smorfia, espèce de sourire dédaigneux plein de provocation et de charme, qui donne tant de caractère aux têtes des maîtres italiens.

Ce qu'il y a de charmant surtout chez les Vénitiennes, c'est la nuque, l'attache du col et la naissance des épaules. On ne saurait rien imaginer de plus svelte, de plus élégant, de plus fin et de plus rond. Il y a du cygne et de la colombe dans ces cols qui ondule, se penchent et se rengorgent ; sur les nuques se tordent toutes sortes de petits cheveux follets, de petites boucles rebelles, échappées aux morsures du peigne, avec des jeux de lumière, des petillements de soleil, des éclairs d'ombre à ravir un coloriste. Après une promenade aux jardins publics, on ne s'étonne plus de la splendeur dorée de l'école vénitienne ; ce qu'on croyait un rêve de l'art n'est que la traduction quelquefois inférieure de la réalité. Nous avons suivi bien souvent quelques-unes de ces nuques sans même essayer de voir la tête qu'elles portaient, nous enivrant de ces lignes si pures et de cette chaude blancheur.

Une fois même nous fîmes, à travers l'écheveau des ruelles de Venise, la promenade la plus embrouillée à la suite d'une belle nuque qui n'y comprenait rien et nous prenait pour un galantin opiniâtre et imbécile.

C'était une grande fille, brune par extraordinaire, ayant beaucoup de ressemblance avec Mlle Rachel pour l'élégance longue et fine de son corps et les attaches antiques de son col. Elle avait une dignité si parfaite de mouvements que son grand châle rouge de barège semblait sur elle le manteau de pourpre d'une reine. Jamais la grande tragédienne n'a fait prendre à ses péplum et à ses tuniques des plis plus beaux et plus nobles. Elle marchait vite, faisant écumer autour d'elle le volant de sa robe bleue, comme les vagues aux pieds de Thétis, avec une aisance et une fierté d'alhure dont une grande coquette eût été jalouse. Nous la perdions souvent à travers les masses de promeneurs ; mais la rouge étincelle de son châle nous guidait comme l'éclat d'un phare, et nous la retrouvions toujours.

Ce pourchas avait commencé sur la place Saint-Marc. Près du pont de la Paille, la belle s'arrêta et causa quelques instants avec un vieil homme basané, gris de barbe et de cheveux, gondolier ou pêcheur, qui semblait être son père. Le vieillard lui donna quelque argent, puis elle s'enfonça dans une de ces petites ruelles qui débouchent sur le quai des Esclavons. Après beaucoup de détours dans ce dédale de ruelles, de sotto portici, de canaux, de ponts qui égarent si souvent l'étranger à Venise, elle fit halte, sans doute pour se débarrasser de l'ombre qui la suivait à distance, devant une de ces boutiques de poissons en plein vent, où le thon se débite par rouges tranches ; elle marchanda longuement un morceau qu'elle ne prit pas. Elle se remit en marche, tournant imperceptiblement la tête sur l'épaule et roulant sa prunelle dans le coin de l'œil pour voir si elle était débarrassée de son attentif. Quand elle s'aperçut du contraire, elle fit un geste de mauvaise humeur qui la rendit encore plus charmante, et continua sa route par les rues, les places, les ruelles, les passages, les ponts à escaliers, de manière à nous désorienter complètement. Elle nous

mena ainsi, de son pas agile et toujours plus pressé, du côté de l'Arsenal, dans un quartier désert, jusqu'à une place où s'élève une façade d'église non achevée, et là se jeta comme une biche effarée contre une porte qui s'ouvrit et se ferma aussitôt.

Outre toutes les suppositions que put faire cette pauvre enfant, attaque galante, séduction, enlèvement, elle ne s'imagina certainement pas qu'elle était suivie par un poète plastique qui donnait une fête à ses yeux et cherchait à graver dans son souvenir, comme une belle strophe ou un beau tableau, cette nuque charmante qu'il ne devait plus revoir.

XIV

LE DÉBUT DU VICAIRE, GONDOLES, COUCHER DU SOLEIL

Au sortir des jardins publics, on se trouve sur un ancien canal comblé et transformé en rue. Cette rue présentait l'aspect le plus animé; en dehors de toutes les fenêtres et de tous les balcons pendaient des pièces de damas, des lés de brocatelle, des tapis de Perse ou faits de pièces de couleur en façon d'habit d'arlequin, comme on en fabrique à Venise; des nappes de guipure, des morceaux de soie flambée, et aux maisons plus pauvres des rideaux ou des draps de lit: il n'y avait pas une façade qui ne fût point pavoisée. Nous nous serions cru en France un jour de Fête-Dieu, au temps où la procession pouvait sortir, si l'étrangeté des costumes et des types ne nous eût rappelé le contraire; les fenêtres encadraient des groupes de trois ou quatre jeunes filles ou jeunes femmes en robes blanches ou bleues, avec des châles de couleurs vives, l'air animé et joyeux, amicalement enlacées, se penchant vers la rue, se tournant pour répondre aux hommes placés derrière elles.

La rue était encombrée de boutiques de friture, de marchands de pastèques, de citrouilles et de raisins. Les acquajoli jetaient dans l'eau ces quelques gouttes de kirsch qui lui donnent la froideur de la glace et la teinte de l'o-